

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice,  
parce qu'ils seront rassasiés

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 28-30

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés

La justice, c'est l'exactitude parfaite des rapports entre l'homme et Dieu et des rapports entre les frères humains, tels que Dieu les a fixés et prescrits. C'est une ordonnance et une harmonie dans laquelle sont parfaitement mises en valeur, avec toutes leurs conséquences, la subordination des hommes à Dieu, l'égalité fraternelle des âmes rachetées, et la destination providentielle des choses créées.

Le mot de justice, ainsi compris, condamne comme une ingratitude l'oubli des droits absolus de Dieu ; comme une oppression, notre prétention à des droits absolus sur le prochain ; comme un accaparement, les maximes d'absolutisme et d'exclusivisme qui règlent trop souvent l'usage personnel des richesses.

Il enveloppe l'esprit de piété, l'esprit de fraternité, l'esprit de pauvreté.

Il est la mesure précise, la définition formelle de ce je ne sais quoi, que nos cœurs débiles et rêveurs poursuivent sous le nom d'idéal. Il fixe nos aspirations, et par là même qu'il les fixe, il nous fait évaluer, tout ensemble, ce qu'elles ont de grand, et ce qu'elles ont de lointain, ce qu'il y a d'impérieux dans leur élan, ce qu'il y a d'inaccessible dans leur but.

La justice doit nous donner faim, la justice doit nous donner soif : ainsi le veut Jésus, et tout élan vers la perfection, toute aspiration vers la sainteté, témoigne de cette faim et témoigne de cette soif.

De la vie intérieure, passons à la vie sociale. Avoir faim et soif de la justice, c'est envisager avec netteté, jusqu'à leurs extrêmes conséquences, les intentions providentielles, et veiller, dans la mesure de notre

influence, à ce que, dans la vie sociale, ces intentions souveraines soient obéies par les mœurs et ratifiées par les lois ; c'est mettre comme frontispice, en tête de ce code ouvrier que chaque jour la conscience contemporaine élabore, une maxime divine, d'après laquelle la sueur du front paternel doit gagner le pain de la famille ; c'est enfin opposer à l'arrogance de la matière — force ou richesse — la respectabilité de cette image divine qu'est tout être humain.

Il est des âmes élevées, mais timides, qui éprouvent je ne sais quelle pudeur à laisser voir leur faim et leur soif de la justice ; une sorte de respect humain les dissuade de jeter ainsi le gant au conservatisme mondain, et les empêche de remplir leurs devoirs envers le prochain, comme jadis un autre respect humain empêchait d'autres générations de remplir leurs devoirs envers Dieu. « De quoi se mêlent-elles ? » Avec ce simple mot, parfois, on paralyse l'initiative de ces âmes ; le reproche d'orgueil, tout de suite, survient à point pour les châtier. Combien n'est-il pas plus doux et plus facile de s'endormir, dans le cadre où l'on se trouve, sur le confortable oreiller du laisser-faire et du laisser-passer ? Ceux qui sommeillent en ne faisant rien n'ont rien à redouter de ceux qui s'éveillent que pour critiquer les tentatives voisines.

Avoir faim et soif de la justice, c'est avoir le courage d'affirmer et de propager, sans crainte des préjugés ambiants, ces aspirations qui nous poussent à réparer ou à prévenir la misère, à jouer à notre façon notre rôle de Christs en diminuant le mal dans le monde, à garantir la Providence contre les malédictions de ceux qui souffrent, à multiplier nos efforts pour que, de plus en plus, l'œuvre de Dieu soit reconnue « bonne », — oui, bonne, telle qu'il la jugea lui-même au lendemain de la création, avant que le péché de l'homme ne la gâtât.

Ce n'est point assez de soupirer en rêve après plus de justice : Dieu veut un rêve laborieux, un rêve agissant : et comme ici-bas l'action est fille de la souffrance, comme le travail est fils de la faim, Dieu ne s'engage à rassasier, là-haut, que ceux qui, sur la terre, auront laissé vivre et crier en eux je ne sais quel douloureux appétit de justice. C'est ainsi que Dieu béatifie l'effort vers le progrès.

Dans la vie des âmes comme dans la vie physique, l'inappétence est un mal. N'envions jamais cette demi-mort de nous-mêmes. Toute inquiétude est préférable à la quiétude de l'égoïsme. Il faut nous être laissé troubler par le souci personnel de notre responsabilité sociale, pour jouir plus tard de la véritable paix.

Ne nous décourageons donc ni ne nous troublons, si nous nous sentons opprimés, parfois, par la sensation d'une sorte de discordance entre nos rêves et la réalité, entre nos aspirations et la vie réelle, entre la bonne foi de nos efforts et leur tragique stérilité. Ce qu'il y a d'irrasasiable dans notre faim, d'insatisfait dans notre soif, fut prévu par Jésus.

Il faut avoir éprouvé cette faim et cette soif, et les avoir entretenues, et nous y être âprement complu, pour être rassasié là-haut.